

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 31 juillet 1895

Discours prononcé par M. George FONSEGRIVE,
Professeur de Philosophie

L'Art de parvenir

Messieurs,

Ma première parole sera une parole de reconnaissance pour M. le Maire de l'arrondissement, qui a bien voulu accepter de présider cette fête de famille. Nous avons, en beaucoup d'occasions, ressenti les effets de sa bienveillance. Il nous en donne, aujourd'hui, une marque particulièrement précieuse. Dans cette maison consacrée aux lettres, au milieu de XV^e arrondissement, l'administrateur habile et dévoué, l'élégant poète, président du félibrige, est deux fois chez lui. Et il pourrait, mieux que tout autre, s'il en était besoin, me servir d'exemple A l'appui des derniers enseignements que je voudrais essayer aujourd'hui de donner à ceux de nos élèves qui vont nous quitter.

Vous allez sortir du Lycée, mes chers amis, vous avez des rêves de fortune, d'ambition, de gloire peut-être. C'est votre droit et même votre devoir. Vous voulez parvenir à la fortune, au pouvoir, aux honneurs, à la renommée. C'est très bien. Pour ma part, je vous en loue. Quel mal y a-t-il à devenir millionnaire, à doter son pays d'une grande industrie ou d'un chef-d'œuvre littéraire, à être général tout jeune, ou même ministre à trente ans ? Vous y aspirez, vous avez raison. Mais comment faut-il vous y prendre pour réussir ? C'est ce que je voudrais vous dire aujourd'hui. Et, puisque de tous côtés on accuse notre enseignement, tant le moderne que le classique, d'être uniquement livresque et de négliger les choses pratiques, puisque l'Amérique est à la mode, et qu'on nous vante la manière dont nos collègues d'*Outre-mer* réalisent dans leurs collèges « l'identité de l'école et de la vie », j'ai voulu, en cette dernière leçon, vous enseigner l'*Art de parvenir*. Se peut-il rien de plus pratique et de plus américain ?

Si pratique même et si américain, que j'ai peur de soulever, parmi nos amis, une certaine animadversion. Il y a six mois environ qu'a paru, à Boston, un livre qui a pour titre : *Se pousser au premier rang ou le succès à travers les difficultés : livre d'inspiration et d'enseignement pour tous ceux qui veulent avancer dans le monde*. Ce livre a soulevé en Amérique une sorte d'enthousiasme ; en France, un lui a fait un moins bon accueil. Donner à la vie le succès pour but, n'est-ce pas abaisser l'idéal et diminuer l'idée que les jeunes gens doivent se faire de la vertu ? Et l'on s'en va, répétant avec Platon que le juste sur la croix est plus heureux que le

méchant sur le trône du grand roi. A quoi le bon sens profond d'Aristote avait déjà répondu que le juste sur le trône serait sans doute plus heureux que le juste sur la croix.

Il faut avoir, en effet, l'esprit faussé, comme nous l'avons, par une longue tradition janséniste, pour se scandaliser le moins du monde de voir l'homme chercher à réussir dans ses entreprises, et pour s'imaginer que le succès ne peut s'obtenir que par des moyens que l'honnêteté réprouve. C'est, à mon sens, le contraire qui est le vrai, et j'espère le montrer ici.

Quels sont donc les préceptes de cet art de parvenir ? – Ils sont fort simples, peut-on vous dire. Faites-vous des amis et des protecteurs, ayez derrière vous des personnes qui vous poussent comme le « piston » pousse la bielle motrice, jouez des coudes, faites tomber en route vos concurrents, tendez-leur des pièges et des traquenards, organisez autour d'eux le silence et même la calomnie : « La calomnie, disait Basile, vous ne savez pas, Monsieur, ce que vous dédaignez. » Ayez des amis que vous vanterez et qui vous vanteront à leur tour.

- Repousser les autres, se faire pousser, se pousser soi-même, c'est là tout l'art du succès.

Il faut avouer que, s'il en était ainsi, j'aurais perdu mon procès. Ces moyens de parvenir n'ont, en effet, quelque chose à voir avec la morale que pour être condamnés.

Mais, vraiment, en est-il ainsi ? Je remarque tout de suite que compter sur les autres, c'est fort mal compter. Les protecteurs disparaissent ou se fatiguent, le « piston » casse et la bielle ne marche plus. Les amis qui n'ont plus besoin de nous nous oublient très volontiers. Et, quant aux rivaux, on peut assurément parfois s'en débarrasser, mais un écarté, cent autres surgissent, et il n'est pas sûr qu'au jeu dangereux de vouloir « éreinter » les autres, on ne se fasse soi-même casser les reins. Aussi, des trois termes : se faire pousser, repousser les autres, se pousser soi-même, je ne retiens que ce dernier. Mais je le retiens sans vergogne. « Ne t'attends qu'à toi seul », disait La Fontaine. C'est cela même que nous disons. Il n'y a d'ailleurs pas, évidemment, le moindre mal à employer la force dont on dispose à avancer autant qu'on le peut vers le but qu'on s'est fixé.

Cependant il faut reconnaître que l'énergie de l'action nécessaire pour faire sa trouée n'est pas l'unique condition du succès. Il faut encore que cette action se déploie dans un milieu favorable. Des insectes microscopiques, en choisissant leur endroit, arrivent à percer les matières les plus dures. Si faibles que nous soyons, chacun de nous peut aussi faire son trou, mais il faut trouver sa place. *Non omnia possumus omnes*, disait le poète. Nous ne pouvons pas tout faire. Chacun de nous n'est pas apte à tout. Tel qui a admirablement réussi dans le commerce eût été probablement un très piètre stratège ; et tel grand historien, appelé à diriger une usine, se serait trouvé fort sot. Le plus faible d'entre nous a sa place marquée dans la société. Ce n'est qu'à cette place qu'il peut arriver à faire produire à la force dont il dispose son plein rendement. Il est donc très important de découvrir cette place ? la meilleure, la seule peut-être pour réussir.

Mais comment faire pour la trouver ? Comment, au milieu de la multitude des carrières, découvrir celle qui convient et à laquelle vous convenez ? Eh bien ! mes amis, ce problème, qui serait assurément très difficile s'il vous le fallait résoudre avec votre intelligence seule, se résoudra de lui-même si vous savez, sans trop vous attarder à des calculs pour lesquels vous

n'avez point de données, vous en fier plutôt à cette voix secrète, sorte d'instinct ou de sens intérieur, qui vous appelle à la place qui vous est fixée et que nos pères nommaient la « vocation ».

Victor Hugo disait :

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente :
Le fleuve, jusqu'aux mers, dans les plaines serpente,
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel ;
Toute aile vers son but, incessamment retombe :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel.

Suivez ainsi l'impulsion secrète de vos ailes frémissantes à cette heure divine de la jeunesse où elles veulent s'ouvrir. L'attrait qui vous pousse est souvent d'autant plus juste qu'il est moins calculé, à la condition, cependant, que vous ne négligiez de vous entourer d'aucune lumière ni d'aucun conseil, et que vous ne preniez pas pour un appel un attrait purement sensible. Nous aimons tous le panache, et il y a bien peu d'imaginations sur lesquelles le prestige d'un beau costume n'exerce ses séductions. Ce n'est pas, dans une profession, ce qu'il faut considérer. Peu importent les dehors ternes ou brillants ; il ne s'agit pas de se demander, par exemple, si l'on aime les uniformes dorés de l'armée ou les hautes relations que procure la diplomatie, ou la rapide fortune que peuvent donner le commerce et l'industrie ; mais, si vous vous sentez quelque attrait pour coucher sur la dure, pour faire de longues marches quelquefois sans pain, pour donner des coups ou en recevoir, il n'est pas interdit de penser que vous avez la vocation militaire ? comme vous aurez celle du diplomate si vous aimez à surveiller constamment vos paroles et vos gestes mêmes, à lire et à rédiger de longues notes, à dépouiller nombre de rapports, à suivre les moindres détails de multiples négociations ; vous aurez certainement la vocation du commerce si vous trouvez d'avance du charme à suivre le cours des denrées, à prévoir leurs fluctuations, à faire de longs calculs et des inventaires de fin d'année. Représentez-vous, en chaque carrière, les besognes les plus ordinaires de la profession, mettez-vous en face d'elles et éprouvez vos impressions. Si ce qu'il y a d'essentiel, de laborieux, de banal même et pénible pour les autres, vous inspire quelque attrait, n'en doutez point, vous avez trouvé votre voie. C'est votre génie qui vous parle, votre démon intérieur qui, en face de la place qui vous est destinée, vous en avertit et vous révèle la fonction que vous avez à remplir. Ce ne sont pas seulement les Socrate ou les Napoléon qui ont du génie ; chaque homme a le sien qui l'inspire quand il sait le consulter.

Suivez donc les impulsions de votre génie. Et c'est là mon premier conseil : « Cherchez votre voie, suivez votre attrait. » On ne réussit que dans les choses qu'on aime, et on ne fait bien que ce pour quoi on se sent du goût. Sans cet attrait, toutes les autres qualités sont vaines ou à peu près, et l'attrait y supplée parfois. – Démosthène était bègue, cela ne l'empêcha pas de devenir un grand orateur ; Saunderson était aveugle, cela ne l'a pas empêché d'être un très bon géomètre et de découvrir même certaines lois de l'optique.

Maintenant, c'est fait. Vous avez choisi votre état, vous avez quelle doit être dans le monde votre fonction. Vous avez interrogé, vous savez quelles peuvent être les étapes de votre carrière, vous vous êtes inquiétés de savoir ce que sont devenus vos devanciers, ce que font

autour de vous vos émules et vos rivaux. Vous pouvez déjà poser les jalons principaux de la route que vous avez à parcourir. Comment la parcourrez-vous ?

Une chose, d'abord, qui me paraît essentielle, c'est de ne jamais fixer à votre ambition un terme précis. Si on le place trop près du point de départ, on risque de s'enlever tout ressort par la facilité qu'il y a de pouvoir l'atteindre, par la sûreté où l'on est qu'il ne peut nous échapper ; si on le place trop loin ou trop haut, on se perd dans les rêveries, on se grise d'imaginaires et d'espérances, et, quand on retombe au réel, on voit le but si lointain, la pente à gravir si raide, qu'on s'affaisse découragé. Un jeune Saint-Cyrien ne doit ni se dire à lui-même qu'il consent d'avance à se retirer comme chef de bataillon, ni qu'il ambitionne la plume blanche de chef de corps ; un commerçant, un banquier, ne doivent pas aspirer davantage aux milliards de Vanderbilt, ou être, d'avance, décidés à quitter leurs affaires au premier million. Ne vous fixez aucun terme, ayez un seul but : parcourir votre carrière, aller aussi loin que possible, le plus vite possible ; pour cela, ne pensez jamais qu'à l'obstacle immédiat, qu'à l'échelon qui succède tout de suite après à celui que vous venez de gravir. En d'autres termes, ne pensez que le moins possible à l'avenir lointain, ne vous préoccupez que de l'avenir immédiat, et même, à vrai dire, que du présent. A chaque jour suffit sa peine : faites bien à chaque instant ce que vous avez à faire, faites-le de votre mieux, le succès viendra de lui-même, les détours de la route se dérouleront devant vous, vous ne les aurez pas, d'avance, déflorés par votre imagination, vous aurez la surprise de leurs perspectives diverses, et vous prendrez goût aux péripéties de la vie. Plus tard, jetant les yeux sur le chemin parcouru, vous vous étonnerez vous-mêmes de sa longueur et de la facilité relative que vous avez eue à le parcourir. Cette longueur, au contraire, considérée du point de départ, paraîtrait énorme et risquerait de décourager les plus vaillants.

Profitez donc de l'heure présente. Le livre américain, dont je citais le titre au début, insiste sur ce point. Il a bien raison. Le présent seul est à nous. Si nous pouvons agir sur l'avenir, ce n'est que par le présent. Quant au passé, nous ne lui devons rien et il ne nous doit rien. Il ne faut vous attarder ni dans des complaisances stériles, s'il fut bon, ni dans des regrets encore plus vains peut-être, s'il fut mauvais. Rappelons-nous-le, de temps en temps, pour nous instruire : si nous avons bien fait jadis, faisons de même aujourd'hui ; si nous avons mal fait, faisons autrement, mais ne perdons notre force ni en sourires, ni en gémissements. Le passé est mort, laissons les morts enterrer les morts et allons à l'action qui nous réclame, à la vie qui nous appelle.

Et allons-y de bon cœur. C'est là mon second conseil. Ne pensons qu'à ce que nous faisons, qu'à l'affaire que nous avons entreprise, qu'au rôle que nous avons à remplir, mais apportons-y tous nos soins, toute notre intelligence, toute notre énergie. Soyons tenaces, persévérants et ne nous décourageons jamais. Un aveugle qui ne se découragerait pas arriverait à enfiler une aiguille. Le difficile, dans la vie, n'est pas de faire un effort, c'est de faire constamment effort. La patience, la persévérance sont les plus rares des qualités : il n'est pas de plus nécessaires pour réussir. Vouloir fortement, vouloir constamment, c'est la condition indispensable du succès, presque la condition suffisante. L'histoire nous montre des intelligences, relativement médiocres, arrivées aux plus hautes situations de la fortune, de la politique, ou même de la littérature et de l'art. Chapelain n'était pas un grand génie, ni, à coup sûr, M. Viennet, cependant ils furent, l'un et l'autre, des littérateurs de renom. Ils durent leur

renommée à la ténacité de leur volonté. Vouloir, vouloir, vouloir, tout est là. Les yeux fixés sur votre but, marchez hardiment ; d'eux-mêmes, les autres s'écarteront pour vous laisser le champ libre. L'avenir est aux énergies, l'avenir est aux volontés, et cela d'autant plus que le vouloir s'amollit partout ; il n'y a plus que des ressorts qui se détendent de temps en temps par brusques secousses. Profitez de la mollesse, de la lâcheté des autres ; ménagez vos forces, tournez l'obstacle, s'il le faut, mais ne cessez jamais d'agir. Même dans le divertissement, vous ne devez vous prêter au jeu qu'en vue de refaire vos forces et selon le mot usuel et si profond de vous recréer. Le divertissement n'est donc pas l'oubli, et, lorsqu'on consent à débander l'arc, ce n'est que pour lui donner encore plus de ressort.

Faites donc de votre mieux ce que vous avez à faire. Soyez celui qu'on voit partout et qui ne refuse jamais la besogne. Peu importe que d'autres passent d'abord avant vous par leur mérite, par la fortune ou par la faveur, vous aurez votre tour, vous maîtriserez la fortune, et il viendra un moment où l'on sera trop heureux de vous avoir sous la main, de faire appel à votre vaillance, à votre bonne volonté.

Pour être prêts à tout, travaillez autant qu'il est en vous à vous donner une robuste santé. La vigueur physique, la résistance sont des conditions essentielles de succès dans tous les genres. Sachez dompter le sommeil et les exigences de l'estomac. Ne vous laissez pas engourdir par les habitudes molles de la plupart de vos contemporains. Entre deux concurrents, en toute matière, l'avenir est à celui qui se lèvera plus matin. Évitez les excès des sports, qui ne font de l'homme qu'un animal, mais soignez l'animal qui est en vous. Saint François d'Assise appelait le corps « le frère âne », sur lequel l'âme est montée. Il faut que notre monture soit en bon état. Il faut aussi qu'elle soit domptée et que ce soit elle qui nous serve, et non pas nous qui la servions. Tous les hommes d'action ont compris cette nécessité de l'asservissement du corps. Je citais tout à l'heure un saint, on m'excusera de citer après lui un scélérat. Catilina, nous dit Salluste, avait habitué son corps à souffrir le froid, la faim, la fatigue et l'insomnie. Catilina jeûnait comme Saint François d'Assise, et, comme lui, il passait des nuits ; seulement ce n'était pas pour chanter matines. Rendons l'outil vigoureux par la gymnastique et l'hygiène, et restons cependant maître de lui.

Donc, soyez forts – et soyez de bonne humeur. Laissez chez vous vos chagrins et vos déceptions. Les hommes n'aiment pas le spectacle de la tristesse. Ils pardonnent quelquefois les larmes, mais ils détestent la mauvaise humeur. Et je ne vous dis pas seulement : « soyez d'une humeur égale », je vous dis : « Soyez gais », marquant à tous, par votre gaîté, les réserves de forces que vous gardez toujours disponibles pour l'action. Soyez aimables, soyez polis, non de cette politesse banale qui ne vas qu'aux paroles et aux dehors, mais de cette politesse vraie qui consiste à s'intéresser aux autres, à leur donner de soi-même le plus qu'on le peut. Aimez les autres hommes, secourez-les ; sachez, quand vous vous trouverez engagés dans les luttes ou les concurrences, ne pas user jusqu'au bout de vos avantages. Ayez l'âme généreuse et grande, cela ne vous nuira pas, au contraire, car les chef-d'œuvre de la justice souveraine est de faire servir au succès cela même, cela surtout qu'on n'a pas fait en vue du succès. Il faut savoir et vouloir perdre et, en fin de compte, par la mystérieuse économie qui règle tout, on se trouve avoir gagné. Aimez donc et vous serez aimables ; aimez donc et vous serez aimés.

Respectez les convenances mondaines, les formules et les cérémonies sociales en usage parmi les hommes. Ces cérémonies, puérides en apparence, sont vraiment honnêtes, c'est-à-dire dignes d'honneur, elles sont les rites par lesquelles se célèbre, parmi les hommes, le culte de l'humanité. Les formules non plus ne sont banales que si nous les faisons telles. Il dépend de nous d'en revivifier le sens, et leur sens est véritablement beau. Soyez donc polis, variez vos formules et vos cérémonies selon ce qui plaît aux gens avec lesquels vous vous trouvez. Vous ne devez blesser vos semblables par aucun angle de votre esprit, par aucune pointe de votre caractère. C'est bien assez d'avoir à vous poser devant eux, quand cela est nécessaire, en antagonistes, en opposants ou en adversaires.

Voilà donc, mes chers amis, quelles sont, à mon sens du moins, les préceptes de l'art de parvenir. Ne compter que sur soi, s'inquiéter de sa vocation, se tracer sa voie, puis, cela fait, aller vers le but avec énergie, sans découragement, sans faiblesse, avec entrain, charité, politesse et bonne humeur. Y a-t-il là quelque chose d'immoral, et le janséniste le plus farouche aurait-il quelque chose à reprendre à ces conseils ? Il ne le semble pas, surtout si l'on considère que l'énergie que je réclame ne doit être employée que pour remplir une vocation, et que, d'autre part, cette vocation n'est pas du tout ce que chacun pourrait préférer pour sa tranquillité ou pour son plaisir, mais l'état ou la position où chacun de nous peut le mieux remplir son rôle, sa fonction, sa fonction humaine, sa fonction sociale. Or, en morale, Messieurs, La fonction que chacun de nous a à remplir se nomme « devoir ». En sorte que, pour un homme, mettre toute la force dont il dispose au service de sa vocation, c'est la mettre, par là même, au service du devoir.

Par l'obéissance, en effet, à l'appel intérieur et mystérieux dont je parlais au début, chaque vie vient s'inscrire à son ordre et à son rang dans la courbe universelle ; chaque homme pratique sur lui-même la stéréotomie nécessaire pour occuper la place qui lui est assignée dans le temple de l'univers. Chaque vie humaine revêt, par là même, une incomparable valeur. Le succès, dans ces conditions, n'a plus rien d'égoïste ou d'étroitement individuel ; en travaillant à réussir, chaque homme s'emploie à faire réussir le monde, travaille au succès de Dieu. Et chaque homme, à sa place, si petite qu'elle paraisse, réussit dans la mesure même où il travaille et s'efforce. De ce point de vue, ne me parlez plus ni d'humbles ni de petits. Tous sont grands, tous portent en eux l'infini et reflètent l'éternel.

« Rien n'est vil dans la maison de Jupiter », disaient les anciens. Et nous, modernes, trouverons-nous vil un métier utile ou une profession sans gloire ? Ah ! au contraire, disons qu'elles sont sacrées ces rudes mains terreuses qui tiennent le manche de la charrue, ces mains nourricières de la patrie, noires de houille ou de fer, et ces mains débiles qui portent les traces des morsures de l'aiguille, saluons avec respect ces cals, ces piqûres, traces glorieuses des fatigues, comme nous saluons les blessures des guerriers. La charrue vaut l'épée, et l'outil est l'égal de la plume. N'estimons pas tant au-dessus de tout l'intelligence et la pensée. Le vouloir vaut mieux. Il ne me plaît pas que des auteurs d'ouvrages à moralité douteuse regardent de haut la vertu des braves gens. Cette obscurité vaut plus que cette gloire. L'obscurité, d'ailleurs, de ceux que nous appelons les humbles, ne vient pas de la nature de leur condition, mais de la faible portée de nos yeux. Nous les appelons obscurs parce que nous sommes myopes, attribuant aux autres, par le plus étrange et le plus injuste des abus de

mots, la faiblesse qui est en nous, conservant, jusqu'en nos démocraties, le pire de l'esprit aristocratique.

Suivre sa vocation n'est donc pas immoral, puisque c'est le devoir même, et, quant à l'emploi de l'énergie au service du devoir, je ne vois qui l'oserait condamner. Vous pouvez remarquer, d'ailleurs, que les principaux conseils que j'ai donnés sont ceux-là mêmes que donnent la morale et la religion. Être aimables, polis, se faire tout à tous, c'est le conseil même de saint Paul. Dompter son corps, le rendre vigoureux, c'est le conseil de saint François d'Assise et de saint François de Sales, comme c'était celui d'Epictète, de Marc-Aurèle, de Juvénal, comme c'était la pratique de Catilina. Ne se mettre en peine que du présent, c'est le précepte du moraliste américain, mais c'est aussi un précepte de l'Évangile. Donc, Messieurs, il me semble que, de l'aveu commun des moralistes les plus opposés d'inspiration, on ne peut rien reprocher aux conseils que je viens de donner à ces jeunes gens. Le succès, le vrai succès est moral, et, en vérité, il se confond avec la vertu.

Cela, je vois bien, vous scandalise encore. C'est que vous pensez à certains succès si évidemment injustes, à des réussites si évidemment immorales, que vous ne pouvez vous empêcher de protester. Il n'y a là qu'un malentendu. Ces réussites qui vous effarouchent ne sont pas, pour moi, des succès ; ces succès qui vous attristent ne sont pas des succès. Le succès ne doit pas se mesurer à une heure de triomphe ou à une heure d'angoisse. C'est la fin finale qui juge de tout. J'ai vu des injustes réussir, je n'en ai vu aucun persévérer dans la succès. L'histoire est pleine d'exemples. Je ne citerai qu'un seul nom, amis qui, à lui seul, en vaut beaucoup d'autres, celui de Napoléon. Lisez le beau livre que vient de lui consacrer votre maître et mon ami, M. Bondois, et vous verrez que ce qu'il y eut d'immoral et d'injuste dans ses succès fut la cause même de sa catastrophe.

Et d'autres, soldats de l'idée ou missionnaires du droit, ont pu être frappés et ne pas voir eux-mêmes le triomphe : le triomphe est venu. Pensez-vous que Socrate soit un vaincu ? et cet Autre dont le respect m'interdit de prononcer le nom adoré, pensez-vous qu'il n'ait pas triomphé ? L'injustice porte en elle un germe de mort, comme l'erreur dont elle est la fille. Ce qui fait la vraie différence des fonctions parmi les hommes, c'est que les uns entretiennent la vie de l'humanité présente ; les autres organisent déjà, par la pensée, la vie de l'humanité future. Les premiers voient rarement le succès leur échapper tout à fait ; les autres ne voient jamais réussir tout à fait leur œuvre, et la mort les prend avant que s'épanouissent les germes qu'ils ont semés. Mais, qu'importe ! pourvu qu'ils s'épanouissent plus tard et qu'ils fructifient ! Dans leur foi surhumaine, dans leur élan généreux, ils se sont donnés tout entiers. Et ce don d'eux-mêmes les rend heureux. Ils ne changeront pas leurs souffrances, leurs angoisses, leurs déceptions et leurs défaillances d'âme – les plus douloureuses de toutes – pour tout le succès immédiat des autres.

Jeunes gens, mes élèves, mes amis, sachez ce que vous avez à faire en ce monde, faites-le sans vous détourner. Donnez-nous ce qui nous manque le plus, le spectacles des grands caractères, vous arriverez, je vous l'assure, sinon aux positions dont le rayonnement extérieur éblouit les yeux du vulgaire, du moins à ce rayonnement intérieur qui, sous le nom de bonheur et de sagesse, charme la vie en son sanctuaire intime et dore de clartés sereines ses fuyantes perspectives.

George FONSEGRIVE-LESPINASSE
(1852-1917)

Agrégé de philosophie (1880)
Professeur à Buffon (de 1889-90 à 1915-16)
précédemment Professeur au Lycée de Bordeaux

Directeur de la revue La Quinzaine
Militant dans le catholicisme social avec Marc Sangnier
Auteur de romans sous le pseudonyme de Yves Le Querdec